

EuropaCorp présente

GERARD DEPARDIEU

NATHALIE BAYE

MICHOU D'AUBER

Un film de THOMAS GILOU

Durée : 2h04

SORTIE NATIONALE LE 28 FEVRIER 2007

www.michoudauber-lefilm.com

Matériel disponible sur www.image.net

DISTRIBUTION
EuropaCorp Distribution
137, rue du Fbg Saint-Honoré
75008 Paris
Tél. : 01 53 83 03 03 - Fax : 01 53 83 02 04
www.europacorp.com

PRESSE
Moteur !
Dominique Segall et Laurence Churlaud
assistés de Julie Tardit
20, rue de la Trémoille - 75008 Paris
Tél. : 01 42 56 95 95 - Fax : 01 42 56 03 05



Notes d'intention

Michou d'Auber nous raconte l'histoire de Messaoud, un enfant maghrébin d'Aubervilliers, placé dans une famille d'accueil du Berry profond, au début des années 60. Cet enfant est confronté aux soubresauts de l'Histoire. C'est l'époque où l'on ne parle pas de la guerre en Algérie mais des "événements algériens". Gisèle, la femme chez qui il est placé, dissimule la véritable identité de l'enfant à son mari Georges, ancien militaire.

Cet enfant caché devra faire son chemin entre deux cultures, celle, catholique, de la France profonde, et la sienne, musulmane et maghrébine. De Messaoud, il devient Michel, puis Michou. Il se fabrique une nouvelle identité à cheval entre ces deux cultures, en composant son propre syncrétisme.

Le ton du film, tragi-comique, se situe dans la lignée de films humanistes, depuis *Le Vieil homme et l'enfant* de Claude Berri jusqu'à *La vie est belle* de Roberto Benigni. J'ai voulu que l'image du film reflète le passage de l'ombre vers la lumière, à mesure que l'enfant s'ouvre aux autres.

Parmi les thématiques du film, la découverte de la nature a son importance : une nature française, loin du pittoresque, qui confine au mystique. Les acteurs forment

les paysages de ce film, tandis que les paysages deviennent autant de personnages.

Gérard Depardieu s'est imposé d'emblée pour le personnage de Georges. Les références qui m'ont guidé sont celles des films de Maurice Pialat : *Sous le soleil de Satan* et *L'Enfance nue*. Reformuler le couple Nathalie Baye/Gérard Depardieu, c'est créer une famille à laquelle chacun peut s'identifier. Nathalie Baye incarne les valeurs positives de la France : compassion et tolérance.

Michou d'Auber nous raconte une histoire qu'ont vécue beaucoup d'enfants algériens dans les années 60. L'histoire des parents d'aujourd'hui et de leurs enfants, à la recherche de racines rêvées et d'une culture qui leur ressemble.

Michou d'Auber est l'histoire vraie, mais romancée, de Messaoud Hattou. C'est l'histoire universelle de parents et d'enfants qui s'ouvrent à la différence.

Thomas Gilou



Synopsis



Messaoud, 9 ans, est un enfant d'Aubervilliers. Parce que sa mère est malade, son père est obligé de le placer dans une famille d'accueil.

Nous sommes en 1960, dans le contexte troublé des "événements" d'Algérie. Gisèle, la femme chez qui il est placé, décide de travestir l'identité de Messaoud aux yeux de la population de son village du Berry, mais aussi - et surtout - aux yeux de son mari Georges, ancien militaire.

Messaoud devient alors Michel, Michou, et c'est sous cette identité, porté par l'affection de Georges et Gisèle, qu'il s'initie à la France profonde.

Mais le mensonge de Gisèle, bientôt révélé, va mettre en péril cette relation naissante



Interview

Thomas Gilou Messaoud Hattou

Après les succès éclatants de *La Vérité si je mens* et *La Vérité si je mens 2*, Thomas Gilou s'est inspiré de l'enfance de Messaoud Hattou pour écrire avec lui le scénario de *Michou* d'Auber. Les deux hommes travaillent ensemble depuis plus de 20 ans, leur première collaboration remontant au film *Raï*, deuxième long métrage de Thomas Gilou après *Black Mic Mac*.

De quand date votre évidente complicité ?

Messaoud : Nous nous sommes rencontrés sur le plateau de *L'Eveillé du Pont de l'Alma* de Raoul Ruiz, avec Michael Lonsdale. Thomas était alors assistant réalisateur et c'est sur ce tournage que j'ai commencé à le connaître. Nous appartenions à la même famille de Vertigo Productions, peu connue à l'époque, qui produisait une série pour laquelle j'écrivais un peu, *La famille ramdam*. Thomas, qui se lançait alors dans le projet de *Raï*, m'a associé à l'écriture du film et notre complicité n'a plus cessé. C'est lui le moteur de *Michou d'Auber*, parce qu'il se rappelait un coup de fil bizarre que j'avais passé...

Thomas : De mon côté, je me suis tout de suite senti attiré par la personnalité de Messaoud, son regard enfantin, et nous nous sommes trouvés des affinités immédiates. Ensuite, nous avons travaillé ensemble : j'ai écrit quelques scènes de *Raï* avec lui, il jouait également dans le film, et je me rappelle en effet avoir assisté à un coup de fil mystérieux alors que nous étions justement en train de

travailler. Il a décroché son téléphone et je l'ai entendu dire "Allo, c'est Michou". Je lui ai demandé : "c'est qui Michou ?". "C'est moi" a-t-il répondu. J'étais évidemment très intrigué, fasciné par cette histoire d'enfant placé, mais il était trop tôt pour en savoir plus. J'ai donc gardé cela dans un coin de ma tête avec l'envie de creuser cette histoire. Quand j'ai réalisé *Paroles d'Etoiles* avec l'Association des Enfants Cachés - un documentaire constitué de témoignages d'enfants juifs qui avaient été cachés pendant la guerre - je me suis dit que j'allais profiter de ce regard pour raconter une autre histoire, cette fois sous forme de fiction : l'histoire de Michou dans les années 60.

Quelle est la part, dans le scénario, de la fiction et de la réalité ?

Thomas : Je pars de faits réels, de la vie de Messaoud, mais un film étant d'abord une fiction, j'ai situé son histoire plus tôt dans le temps : je l'ai fait démarrer en 1960 alors que Messaoud l'a vécue en 1964. Je voulais faire un parallèle entre un moment de l'histoire très important, la guerre d'Algérie - et plus particulièrement les années 60-62 qui voient le déchirement de deux peuples - et la vision de l'enfance sur une époque dramatique et mouvementée. Je voulais un parallèle entre la montée dramaturgique de l'indépendance de l'Algérie et la montée dramaturgique de l'histoire de ce gamin, le mensonge de Gisèle devenant une métaphore de la fin de la guerre d'Algérie. Une métaphore du mensonge officiel sur ce que l'on n'appelait pas une guerre, avec la progression de l'issue des "événements" vers l'indépendance de 1962. On entend d'ailleurs le discours du général de Gaulle dans le film, et le moment choisi n'est pas anodin : il marque le parallèle entre la paix relative que constitue l'accès à cette indépendance et l'annonce de l'adoption de Michou par Georges et Gisèle.



On retrouve également des images d'époque dans le générique d'ouverture....

Thomas : Ce générique est constitué de photos tirées de l'album de famille de la vraie Gisèle. Ces photos restituent le parcours de sa vie avec Georges, leur histoire d'amour, et l'on y voit aussi des photos de Messaoud à l'époque où il était placé chez eux. Y compris une photo sur laquelle il siège fièrement dans l'Ami 6 de Georges. Cette fin de générique enchaîne sur le début du film, et l'on est troublé par la ressemblance qui existe entre le vrai Michou et le jeune Samy Seghir. Cet enfant, je l'ai cherché dans la France entière pour finalement le trouver dans la rue même où habite la belle mère de Messaoud, à Aubervilliers, là où il a d'ailleurs vécu à son retour du Berry.

Messaoud, comment avez-vous vécu la transposition de votre histoire à l'écran ?

Messaoud : Comme nous nous connaissons vraiment bien Thomas et moi, une forme de complémentarité est née entre nous. Même si je n'en ai pas l'air, je suis un vrai bûcheron : j'aime abattre du travail, c'est-à-dire apporter de la matière par le travail de mémoire, quitte à partir dans un cheminement sans fin. J'arrive à écrire facilement, c'est très naturel pour moi et depuis longtemps. Mais ensuite, il s'agit de canaliser cette écriture, de la mettre en forme intelligemment pour créer une véritable histoire, qui soit simple et compréhensible par chacun. C'est tout le travail de Thomas, qui apporte son architecture au scénario en même temps qu'il y ajoute aussi de son histoire personnelle. C'est ainsi que nous avons réussi à écrire cette histoire, après cinq ans d'un travail journalier, jusqu'à ce que Thomas soit sûr que le récit avait atteint la maturité nécessaire pour être tourné. L'association de mon vécu avec celui de Thomas, plus notre envie commune de créateurs, a permis l'introduction d'éléments dramatiques indispensables pour faire naître une histoire universelle. L'histoire de *Michou d'Auber* est celle de tous les enfants placés à l'Assistance Publique. C'est aussi celle de Georges qui apprend à aimer un enfant, à lui communiquer ses valeurs en oubliant les principes hérités de son passé. Gisèle, de son côté, représente l'amour, la bonté, c'est un être sensible que chacun a envie d'aimer. La preuve : l'instituteur tombe amoureux d'elle. Cette partie de l'histoire est justement un élément dramaturgique apporté par Thomas, tiré de sa propre histoire.

Thomas : Pour moi c'est vraiment un film sur l'enfance, qui dépasse les contingences historiques. Mon frère, quand il l'a vu, y a d'ailleurs reconnu son histoire et la mienne. C'est certainement une façon de parler de moi avec pudeur. Ce qui est formidable, c'est que notre histoire à tous les deux, Messaoud et moi, devient une histoire commune.

C'est d'ailleurs la première fois que vous ne parlez pas d'une communauté, mais d'une histoire plus intime...

Thomas : Quand, dans *Raï*, je parlais du passage de l'adolescence à l'âge adulte, c'était tout aussi personnel. Ce sont des thématiques qui dépassent la spécificité des histoires, qui représentent des jalons dans l'histoire de chacun.

Messaoud : C'est omniprésent dans le travail de Thomas, et cela se retrouve aussi dans les citations du film. Ce n'est par hasard que Gisèle lit *L'Étranger* de Camus, qui disait "j'appelle gloire le droit d'aimer sans mesure". C'est l'auteur qui décrit les odeurs, les sentiments, mais c'est aussi un révolté qui refuse d'accepter l'inacceptable, l'injustice. Camus est un homme droit, qui œuvre pour l'amour de l'homme. C'est pour cela qu'il est cité dans le film. Il a touché l'Algérie et la touche encore aujourd'hui, c'est un vrai monument.

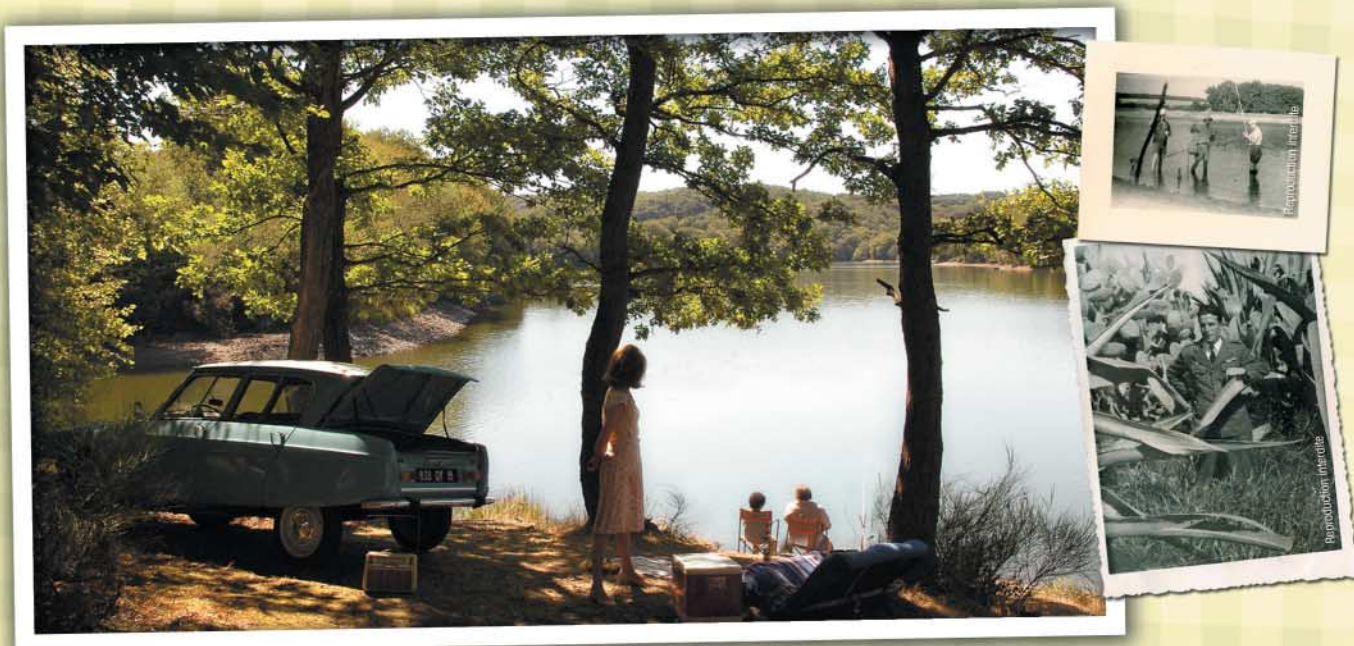
L'ombre de Jacques Tati plane un peu sur le film, qui a été tourné non loin du village où il avait réalisé *Jour de Fête*. C'était une référence consciente ?

Thomas : En tout cas, dans la ferme où nous avons tourné, j'ai rencontré une vieille dame qui m'a dit, avec un accent incroyable, "j'ai déjà joué dans un film". J'avoue avoir été un peu étonné face à cette fermière, dans ce village paumé. Mais elle avait effectivement figuré dans *Jour de fête* de Jacques Tati ! Ce n'était pas une référence forcément très présente pour moi, mais c'est une atmosphère qui correspond bien au film, une humeur que j'aime beaucoup.

Comme celle des chansons de Bourvil qui illustrent le film ?

Thomas : Ces chansons étaient déjà présentes dans le scénario : c'est Messaoud qui les a suggérées très vite car Georges aimait beaucoup Bourvil. De façon générale, les morceaux de musique tracent un vrai parcours dans l'histoire : ils ont leur propre thématique. Bambino raconte l'histoire d'un enfant teint en blond ; Bourvil, notamment avec la chanson *Le petit bal perdu*, apporte un ton jovial et doux-amer au film, le ton de la France profonde de l'après guerre : il nous aide à ancrer l'histoire dans cette culture. Quant à *L'Oriental*, c'est la seule chanson d'origine maghrébine qui était autorisée sur les radios à l'époque ! Enrico Macias était le seul à utiliser l'oud et les mélodies arabo-andalouses. Et sa chanson raconte justement les à-priori de l'époque.





La lumière du film est elle aussi particulièrement travaillée : les tons sont chauds, lumineux ...

Thomas : J'ai choisi Robert Alazraki pour la douceur de sa lumière mais aussi parce qu'il est l'un des rares chefs opérateurs à aimer la lumière et le soleil. Beaucoup de ses collègues se dépêchent de filtrer le moindre rayon. Lui, au contraire, aime ouvrir les décors, peut-être parce que c'est un méditerranéen dans l'âme. Même si le Berry est un pays ombré, dont les lumières d'hiver sont tristes et froides, je voulais que le film ait un vrai parfum de luminosité, qu'il y ait un parcours de l'ombre vers la lumière en même temps que cet enfant, au fil des saisons, s'éveille à la vie. Robert Alazraki est aussi quelqu'un de très doux, d'humain, qui sait se faire aimer des acteurs et qui a une véritable écoute de l'enfance : c'était important pour ce film. D'ailleurs, la première chose qu'il a faite a été de me donner une petite voiture qu'il possédait depuis l'enfance, une Solido Jaguar qu'il avait gardée depuis le Maroc, la même que celle dont il était question dans le scénario.

Il n'est évidemment pas anodin de reformer à l'écran le couple Gérard Depardieu / Nathalie Baye...

Thomas : Gérard a été impliqué très tôt dans le film, on a écrit en pensant à lui pour ce personnage : son côté terrien, son léger accent, son amour de la nature et des animaux, mais aussi son côté rabelaisien ancré dans cette région du Berry qui abrite les racines de la France... il incarnait tout cela. Dès les premiers mots de mon récit, quand je lui ai parlé pour la première fois de l'histoire de Michou, il m'a dit : "je la connais ton histoire, et je connais tous les personnages dont tu me parles". Effectivement, il a grandi dans les années 60 dans le Berry profond où se passe cette histoire, il connaissait chacun des lieux-dits dont je lui parlais mais aussi des enfants placés, puisque c'était une véritable industrie dans la région. Par exemple, dans le petit hameau où se trouve la tombe des grands-parents de

Gérard, l'école accueillait à l'époque 90 enfants dont la plupart étaient placés dans des familles. Il m'a aussi parlé de personnages dont je me suis inspiré, notamment Duval, dit coupe-coupe, et son collier d'oreilles, un type qu'il avait vraiment connu. Il n'y avait que Gérard pour incarner Georges. Quant à Nathalie, l'idée était bien sûr de reformer ce couple mais aussi de retrouver avec elle la douceur et l'humilité propres au personnage de Gisèle. Dans cette culture, les femmes ont un vrai rôle de boussole, c'est d'elles que vient la direction de la vie.

Messaoud : Nathalie a aussi la justesse et la beauté de la vraie Gisèle. Si vous regardez des photos d'époque, il est assez hallucinant de voir le parallèle qui existe entre les deux femmes : une même élégance, une même coquetterie.

Thomas : La vraie Gisèle est d'ailleurs venue sur le tournage, elle a rencontré Nathalie Baye, c'était un moment très touchant. Et je pense avoir vu dans les yeux de Gisèle une vraie lueur de fierté : le fait que tout le monde l'entoure sur le plateau, qu'elle soit le centre de l'attention et l'objet de tous ces regards admiratifs, je crois que c'est le plus beau cadeau que Messaoud pouvait lui faire.

Le choix de Fellag pour incarner Akli, le père, est lui aussi plein de sens ...

Thomas : L'idée était d'éviter la caricature et de trouver quelqu'un qui ait l'ancrage nécessaire. Je l'avais connu en allant voir son premier spectacle en France, *Un bateau pour l'Australie*, entièrement en kabyle. Je suis resté scotché par sa présence et sa façon de raconter les histoires : à tel point que je me suis mis à comprendre le kabyle et à rire à ses blagues ! J'en suis sorti transporté, avec l'envie de travailler avec lui : *Michou d'Auber* était l'occasion rêvée. Sa présence, son allure, m'évoquent aussi la comédie italienne des années 70, ce sens du tragi-comique, cette façon de savoir parler du social sans en avoir l'air.

Messaoud : Contrairement à ce que l'on voit souvent au cinéma, où les personnages d'Algériens berbères sont totalement francophones, Akli parle sa propre langue, le kabyle, pour s'adresser à ses enfants. Même s'il s'exprime très bien en français, sa révolte, à la fin du film, face à ce fils qui ne le reconnaît plus, le pousse à retrouver sa langue d'origine pour rappeler à Messaoud qui il est. On est dans la transmission de l'héritage. Et Fellag donne sa musique au personnage, sa vérité.

Concernant le choix du petit Michou, à quel moment est-il évident qu'un enfant s'impose plus qu'un autre ?

Thomas : Il n'y a pas d'évidence en fait, j'étais tenté par plus d'un enfant mais à un moment, les qualités de Samy sont ressorties : sa solidité, sa compréhension de l'histoire, mais aussi sa façon d'apprendre et de progresser très vite, d'intégrer tout ce que je lui disais. C'est un gamin qui a une vraie capacité à rebondir et une grande maturité, qualité plus que nécessaire dans la mesure où le film repose sur ses épaules. Le choix était crucial et je ne me suis pas trompé ! En plus, Messaoud avait été en classe avec la tante de Samy, il y avait presque quelque chose de familial là-dedans.

Messaoud : Thomas avait toujours dit : "pas de Michou, pas de film. Le film, c'est l'enfant" : le choix était donc crucial, déterminant. Et c'est une vraie réussite, à tel point que j'ai du mal à chaque fois que je regarde le film. Je suis

pris dans des images qui me reviennent tant l'interprétation de Samy est juste et vraie.

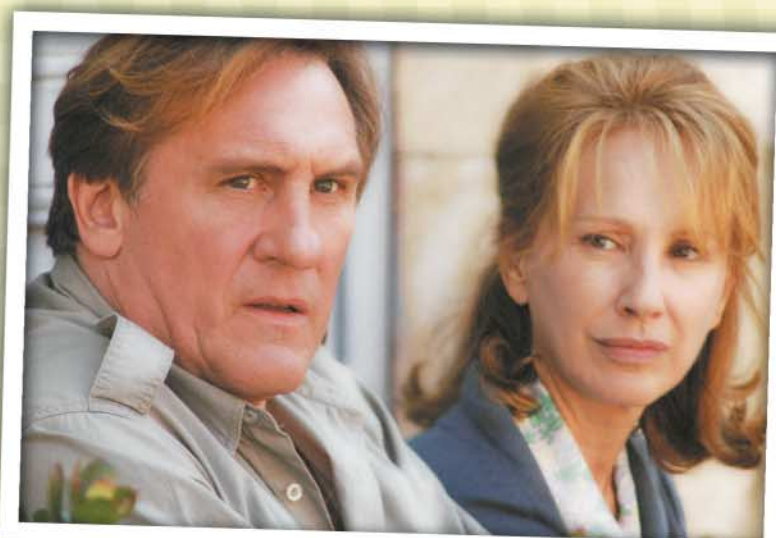
Le film est dédié au producteur René Cleitman...

Messaoud : Quand nous avons démarré la production du film, nous avons eu la chance de rencontrer René Cleitman, qui voulait que ce projet existe parce qu'il avait senti dans le film quelque chose qui l'intéressait profondément. Il nous a donné de vraies directions de travail.

Thomas : Nous avons été profondément bouleversés par son décès et c'est alors que Luc Besson nous a dit : "on va faire ce film. C'était la dernière volonté de René Cleitman, nous allons honorer sa mémoire et produire le film". C'est un terrible paradoxe de se dire que le film s'est mis en route à ce moment précis.

Quel écho le film a-t-il suscité autour de vous ?

Thomas : En fait, sur le tournage, je me suis rendu compte que plusieurs membres de l'équipe avaient vécu cette histoire. Parmi eux, une jeune femme est venue me voir un jour pour me dire qu'elle avait vu le lion de Belfort elle aussi, et qu'elle allait m'écrire quelques pages pour me raconter son histoire. Elle avait été placée avec ses frères et sœurs à St Vincent de Paul. Ce sont des histoires dont on n'avait jamais entendu parler jusqu'à présent...



Filmographie de Thomas Gilou

- 2007** MICHOU D'AUBER
- 2005** LE TEMPS N'EFFACE RIEN (documentaire)
- 2004** ECLATS DE CENDRARS (documentaire)
- 2002** PAROLES D'ETOILES (documentaire)
- 2001** LA VÉRITÉ SI JE MENS 2
- 1999** CHILI CON CARNE
- 1997** LA VÉRITÉ SI JE MENS
- 1995** RAÏ
- 1986** BLACK MIC MAC

Filmographie de Messaoud Hattou

- 2007** MICHOU D'AUBER, de Thomas Gilou (coscénariste)
- 2003** CHOUCOU, de Merzak Allouache (comédien)
- 2001** L'AUTRE MONDE, de Merzak Allouache (comédien)
- 1999** LE TEMPS RETROUVÉ, de Raoul Ruiz (comédien)
- LA VILLE, de Youri Nasrallah (comédien)
- 1996** NOCES DE LUNE, de Taïeb Louhichi (comédien)
- 1997** GÉNÉALOGIES D'UN CRIME, de Raoul Ruiz (comédien)
- 1996** SALUT COUSIN, de Merzak Allouache (comédien)
- 1995** RAÏ, de Thomas Gilou (comédien et coscénariste)
- 1994** BAB EL-OUED CITY, de Merzak Allouache (comédien)



A la recherche de Michou...

Le jeune *Samy Seghir* trouve avec *Michou d'Auber* son tout premier rôle au cinéma. Il s'est imposé après plusieurs mois de casting, sous la houlette de *Marie de Laubier*. Cette collaboratrice de longue date de *Jacques Doillon* - notamment sur *Le petit criminel* et *Ponette* - évoque les étapes qui ont mené à la découverte du petit *Samy*, mais aussi au choix de *Medy Kerouani* pour le rôle d'*Abdel*, le frère de *Michou*.

Un casting de longue haleine

"Le film reposant sur les épaules de l'enfant, cela valait le coup de se donner les moyens de trouver le bon. Il était évident qu'il s'agirait d'un casting au long cours, d'autant que j'ai appris une chose essentielle avec *Doillon* : "caster" un enfant, c'est partir du point zéro : on ne sait pas s'il est comédien ou non. Sur cent enfants que l'on voit, un ou deux seulement se sentiront comédiens et auront envie de jouer, ce qui explique pourquoi il faut en voir beaucoup".

La petite annonce

"Pour *Michou*, nous ne voulions pas nous adresser uniquement à la population habituelle des castings. Du coup, nous avons demandé l'aide des journaux municipaux de la petite couronne parisienne. Il faut savoir que ces journaux, distribués gratuitement dans les boîtes aux lettres, sont beaucoup lus, y compris par les enfants. Nous avons donc passé une annonce pour qu'ils envoient une photo et leurs coordonnées. Ensuite, nous les avons reçus..."

Les rencontres

"Il y a eu énormément de belles rencontres car, parmi les parents qui accompagnaient leurs enfants, beaucoup se retrouvaient dans le film. Il était très touchant de voir à quel point l'histoire leur parlait : il y avait forcément dans leur famille un parent arrivé en France à cette époque, qui avait vécu une période difficile. Du coup, j'ai régulièrement filmé les parents, en même temps que leurs enfants. Il s'agissait le plus souvent des pères, qui me racontaient leur histoire : il aurait été dommage de passer à côté de ces bouts d'Histoire. Cela permettait à *Thomas* de nourrir son film de petits détails d'époque".

Samy

"Le petit *Samy*, quand il a lu l'annonce, a supplié sa mère d'envoyer sa candidature. Elle a essayé de faire en sorte qu'il ne se fasse pas trop d'illusions en lui expliquant qu'il n'y avait quasiment aucune chance pour qu'il soit retenu. Mais elle lui a quand même donné l'enveloppe dans laquelle il a simplement glissé un petit photomaton et, derrière, son nom et son numéro de téléphone. Je me rappelle encore ma réaction quand j'ai ouvert l'enveloppe, j'ai été touchée par sa simplicité. J'ai appelé *Samy*, il est venu dans l'après-midi et j'ai eu un coup de cœur immédiat : j'aimais sa gouaille et son côté débrouillard. Mais après deux mois de rencontres, il y avait d'autres choix envisageables : j'aime offrir à un réalisateur plusieurs possibilités, car en fonction de l'enfant qu'il choisit, il décide du film qu'il a envie de faire. C'est finalement le désir de *Samy* qui nous a convaincus, car il était toujours présent et montrait clairement son envie de jouer. Il a d'ailleurs tourné deux fois depuis : un court métrage et le téléfilm *Harkis*, aux côtés de *Smaïn*".

Medy

"*Medy Kerouani*, pour le rôle d'*Abdel*, s'est vite imposé lui aussi. Au contraire de *Samy*, il avait déjà tourné, notamment dans *Il était une fois dans l'Oued* de *Djamel Bensalah*. Nous l'avons lui aussi contacté via un journal municipal, celui d'Ivry. C'est son père qui a répondu à l'annonce sans lui en parler, pour qu'il ne se monte pas trop la tête. Nous avons beaucoup aimé sa gravité, sa retenue, et bien sûr, son expérience du jeu. Pour le personnage d'*Abdel*, qui est le plus blessé des deux, il fonctionnait très bien, même si cela l'énervait d'être l'aîné alors qu'il a exactement le même âge que *Samy* !".

L'anecdote

"Ce qui est drôle, c'est que *Samy* n'a jamais dit qu'il tournait un film à ses copains, en tout cas pas avant la fin du tournage. Evidemment, il a dû se pointer teint en blond dans son quartier, avec les copains qui se moquaient de lui. Il a prétendu qu'il l'avait fait pour suivre la mode... et a supporté que tout le monde se fiche de lui jusqu'à la fin du tournage !"



Interview

Gérard Depardieu

Georges



Michou d'Auber rejoint un peu votre propre histoire...

Oui, quand Thomas m'a parlé de cet ami, Messaoud, qui avait été élevé par un couple de paysans du Berry, je lui ai immédiatement dit que j'étais moi-même berrichon et que je savais parfaitement de quoi il parlait : je vivais à l'époque dans une ferme du côté de Montchevrier - là où le film a été tourné - qui accueillait des enfants de la DDASS et des petits Algériens avec qui je m'amusais comme un fou. J'ai trouvé que c'était une très jolie idée et j'ai tout de suite eu envie de la soutenir. Quand je suis parti de chez moi, à l'âge de 15 ou 16 ans, au moment où je suis venu au théâtre, c'est un Algérien qui m'a appris le français, un professeur d'université. C'est lui qui m'a initié à la syntaxe et aux alexandrins à l'époque où je fréquentais le cours de Jean-Laurent Cochet, qui a d'ailleurs été le maître de beaucoup de jeunes acteurs devenus des "vieilles" vedettes, comme Fabrice Lucchini ou Daniel Auteuil.

Plus précisément, aviez-vous été témoin de l'histoire racontée dans le film ?

Bien sûr ! J'ai même été témoin de choses encore plus violentes que ce que l'on voit dans le film. J'avais un ami qui avait fait la guerre d'Algérie, et qui en était revenu complètement sonné : il dormait avec son flingue et gardait un collier dans du formol, un collier d'oreilles qu'il

enfilait quand il allait faire des ratonnades... Et pourtant Dieu sait si les gens du Berry sont extrêmement ouverts ! En tout cas, je comprenais parfaitement cette histoire, c'est un sujet magnifique, à l'intérieur duquel on trouve des choses dont on a évité de parler pendant longtemps : le fait que dans les années 50-60, les jeunes Algériens se voyaient contraints d'ignorer leur langue, à l'image des Italiens arrivés au début du siècle, qui ne parlaient plus la langue maternelle parce qu'il fallait apprendre le français. Thomas Gilou, qui est un véritable auteur, mêle ce passé à la société dans laquelle on vit, et si le cinéma peut servir à cela, c'est parfait ! Messaoud est d'ailleurs très émouvant quand il parle de cette histoire, on a du mal à imaginer à quel point cet homme a pu être troublé, un peu comme Daniel Prévost qui a écrit un merveilleux livre sur son identité. Mais combien de temps lui a-t-il fallu pour dire "je suis berbère, je ne suis pas né en Normandie" ?

Du coup, avez-vous ajouté quelques-uns de vos propres souvenirs au scénario ?

Non, je n'ai rien ajouté, je me suis contenté de raconter mon histoire et de suivre la construction du scénario. Je n'ai aucune prétention de ce côté-là. Par contre, je me dis que les aventures que j'ai vécues, les choses incroyables que j'ai vues sont autant d'anecdotes qui peuvent un jour servir un script.

Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans le film ?

L'enfant d'abord, qui est absolument magique : je me suis magnifiquement amusé avec lui, tout comme ses parents, des gens adorables. Retrouver Nathalie, bien sûr, mais aussi ce Berry que je connais, cette ambiance rurale que je trouve très belle : le quand dira-t-on, l'atmosphère du bistrot, la petite mercière... Ce sont des choses que l'on voit de moins en moins, cela se perd. J'aime aussi beaucoup le non-dit du film, cet amour caché qui unit Gisèle et l'instituteur : on aimerait pouvoir retrouver ces frôlements, cette qualité de flirt ! Tout cela est très touchant, au même titre que la partie de pêche, le personnage du curé et puis Georges, le facteur : c'est extraordinaire, être le porteur de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Bon, c'est un facteur qui ouvre les lettres... mais dans le but d'éviter des chagrins ou des peines. Truffaut serait heureux de cette idée, le film a ce côté "truffaldien" et en même temps, le parfum d'un Renoir, qui a d'ailleurs tourné dans le Berry, comme de nombreux réalisateurs français : Tati, Chabrol...

Vous avez souvent interprété de grandes figures historiques : était-il plus délicat de vous glisser dans la peau de Georges, dans cette histoire intime, sous les yeux de Messaoud qui l'avait vécue ?

Je ne me suis pas posé pas la question, je n'en ai même pas vraiment parlé avec Messaoud : j'avais mes propres références en direct. C'est une règle chez moi : je ne me pose jamais de questions sur les personnages que j'interprète, quels qu'ils soient, y compris quand j'ai joué Danton alors que j'étais encore jeune.

Xavier Giannoli, Thomas Gilou... ils sont de plus en plus nombreux à écrire pour vous...

Il ne faut pas oublier que Thomas Gilou est le petit fils de Blaise Cendrars : il a la tête remplie de voyages. Quant à Xavier Giannoli, c'est le fils d'un journaliste qui était aussi un spécialiste de la chanson populaire. Tous deux ont une vraie culture, et c'est peut-être plus facile pour eux de faire appel à moi parce cette culture rejoint ce que je suis. Ce Georges qui a fait l'Indochine, j'en ai connu comme lui qui sont revenus traumatisés de cette guerre, à l'image de ceux qui rentraient d'Algérie ou d'Irak aujourd'hui.

Comment définiriez-vous la direction d'acteurs de Thomas Gilou ?

C'est subtil, il a beaucoup d'enfance dans les yeux, un peu comme en avait Blaise Cendrars : il est très influencé par ce grand-père phénoménal. C'est d'ailleurs ce bagage qui fait qu'il peut aussi bien réaliser *La Vérité si je mens* qu'une mélodie comme *Michou d'Auber*. C'est un garçon extraordinaire, j'ai eu beaucoup de bonheur à travailler avec lui.



Thomas Gilou évoque Le Vieil homme et l'enfant quand il parle du ton de son film. Après Boudu, c'est la deuxième fois que l'ombre de Michel Simon plane sur votre carrière...

C'est un acteur gigantesque, tout comme l'était Charles Laughton, mais nous sommes dans un temps où les comparaisons ne sont plus de mise, il s'agit aujourd'hui de faire la différence. D'ailleurs, comment trouver un Balzac aujourd'hui, ou un Simenon ?

Parlez-nous de vos retrouvailles avec Natalie Baye...

C'est toujours parfait avec Nathalie, on ne s'est d'ailleurs jamais perdu de vue, y compris à travers nos filles. J'ai évidemment suivi sa carrière et je la trouve toujours incroyablement juste. C'est une vraie nature, et ce qu'il y a de fort chez elle, c'est cette faculté à ne pas bouger de ce qu'elle est : extrêmement humble et simple... qualités que je remarque davantage chez les actrices que chez les acteurs d'ailleurs, à l'image de Meryl Streep, une comédienne remarquable, toujours séduisante et sans aucun tic de jeu.

Connaissez-vous Fellag avant de tourner avec lui ?

Bien sûr, c'est un acteur magnifique, porteur d'une vraie noblesse...

... noblesse que l'on retrouve d'ailleurs dans les valeurs transmises à Michou par Akli, mais aussi par Georges plus tard.

Oui, de même que Georges se rend compte que ces guerres sont inutiles, qu'elles véhiculent l'ignorance. Georges, par le regard et la pureté de cet enfant, comprend Gisèle, il naît : cela arrive souvent dans la vie, que des gens vous fassent naître alors que l'on ne s'y attendait pas, c'est ce qu'il y a de beau dans la découverte. C'est d'ailleurs la même chose au cinéma. J'aurais pu rester bloqué sur Pialat, Sautet ou Truffaut, mais il y a des gens formidables qui font du cinéma en ce moment : Thomas Gilou, Xavier Giannoli, Olivier Dahan ou Mathieu Kassovitz. Il faut savoir rester ouvert.



Filmographie sélective

2007 LA MÔME d'Olivier Dahan
2006 QUAND J'ÉTAIS CHANTEUR de Xavier Giannolo
2005 LAST HOLIDAY de Wayne Wang
2005 COMBIEN TU M'AIMES ? de Bertrand Blier
2004 BOUDU de Gérard Jugnot
2004 LES TEMPS QUI CHANGENT de André Téchiné
2004 JE PRÉFÈRE QU'ON RESTE AMIS d'Olivier Nakache, Eric Toledano
2004 36, QUAI DES ORFÈVRES d'Olivier Marchal
2003 SAN ANTONIO de Frédéric Auburtin
2003 NATHALIE de Anne Fontaine
2003 RRRRII d'Alain Chabat et Les Robins Des Bois
2002 TAIS-TOI de Francis Veber
2002 BON VOYAGE de Jean-Paul Rappeneau
2000 ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE de Alain Chabat
2000 LE PLACARD de Francis Veber
2000 VIDOCQ de Pitof
1999 LES ACTEURS de Bertrand Blier
1999 VATEL OU LE VERTIGE de Roland Joffé
 D'après un scénario de Jeanne Labrune
1996 ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR de Claude Zidi
1997 L'HOMME AU MASQUE DE FER de Randall Wallace
1996 LE GARÇU de Maurice Pialat
1994 ELISA de Jean Becker
1992 GERMINAL de Claude Berri
 Prix Georges de Beauregard de la Meilleure Réalisation
1991 MON PÈRE CE HÉROS de Gérard Lauzier
1991 TOUS LES MATINS DU MONDE de Alain Corneau
 Prix Louis Delluc 1991
 Prix de la Croisette d'Or au MIDEM 1992
 7 César 1992 dont celui du Meilleur Film Français
 Ephèbe d'Or au Festival International d'Agrigente (Sicile)
1990 MERCI LA VIE de Bertrand Blier
1990 GREEN CARD de Peter Weir
 Golden Globe du Meilleur Acteur dans une comédie
1989 CYRANO DE BERGERAC de Jean-Paul Rappeneau
 Prix d'Interprétation Festival de Cannes 1990
 César 1991 du Meilleur Acteur et du Meilleur Film

1986 DRÔLE D'ENDROIT POUR UNE RENCONTRE
 de François Dupeyron
1986 TROP BELLE POUR TOI de Bertrand Blier
 Prix Spécial du Jury du Festival de Cannes 1989
 Nomination pour le César 1990 du Meilleur Acteur
1987 CAMILLE CLAUDEL de Bruno Nuytten
 Nomination pour le César 1989 du Meilleur Acteur
1986 SOUS LE SOLEIL DE SATAN de Maurice Pialat
 Palme d'Or au Festival de Cannes 1987
 Nomination pour le César 1988 du Meilleur Acteur
1985 TENUE DE SOIRÉE de Bertrand Blier
1985 JEAN DE FLORETTE de Claude Berri
 Prix de l'Académie Nationale du Cinéma 1986
1984 POLICE de Maurice Pialat
 Prix d'Interprétation Masculine au Festival de Venise 1985
 Nomination pour le César 1986 du Meilleur Acteur
1983 FORT SAGANNE de Alain Corneau
 Nomination pour le César 1985 du Meilleur Acteur
1983 LES COMPÈRES de Francis Veber
 Nomination pour le César 1984 du Meilleur Acteur
1981 LE RETOUR DE MARTIN GUERRE de Daniel Vigne
 Meilleur Acteur de l'année pour la Société des Critiques Américains
1981 LA CHÈVRE de Francis Veber
1981 LA FEMME D'À COTÉ de François Truffaut
1980 INSPECTEUR LA BAVURE de Claude Zidi
1980 JE VOUS AIME de Claude Berri
1980 LE DERNIER MÉTRO de François Truffaut
 César 1981 du Meilleur Acteur
1979 MON ONCLE D'AMÉRIQUE de Alain Resnais
 Prix Spécial du Jury au Festival de Cannes
 Prix du Cinéma Français
1979 BUFFET FROID de Bertrand Blier
1977 LE SUCRE de Jacques Rouffio
1977 PRÉPAREZ VOS MOUCHOIRS de Bertrand Blier
 Oscar du Meilleur Film Etranger 1978
1977 DITES-LUI QUE JE L'AIME de Claude Miller
 Nomination pour le César 1978 du Meilleur Acteur
1975 SEPT MORTS SUR ORDONNANCE de Jacques Rouffio
1974 VINCENT, FRANÇOIS, PAUL ET LES AUTRES de Claude Sautet
1973 LES VALSEUSES de Bertrand Blier

Interview Nathalie Baye Gisèle



Qu'est-ce qui vous a particulièrement touchée dans le scénario de Thomas Gilou et Messaoud Hattou ?

L'histoire tout entière m'a plu, et d'autant plus parce qu'elle était vraie. J'ai eu envie de faire ce film d'abord parce que cela m'intéressait de travailler avec Thomas Gilou : il a du talent et une vraie sincérité dans son travail. Mais aussi parce que j'ai été touchée par cette histoire simple et belle. C'est une histoire populaire et digne, sans pathos. Gisèle et Georges sont particulièrement émouvants : alors que leur couple bat de l'aile, cet enfant va les rapprocher, et son départ ne créera pas un vide mais un amour plus grand. C'est quelque chose que je trouve très beau.

Avez-vous déjà entendu parler de l'histoire racontée dans le film ?

Pas vraiment. Gérard, oui, parce qu'il avait vécu dans la région et qu'il y avait beaucoup de petits kabyles à l'époque, mais moi non. Je savais que plus au sud, vers la Creuse, beaucoup d'enfants juifs avaient été cachés mais je ne connaissais pas vraiment cette histoire, qui m'a beaucoup émue.

Qu'est-ce que cela impliquait pour vous de vous glisser dans l'histoire vraie de cette Gisèle ?

Très honnêtement, je ne savais pas qu'un jour j'allais la rencontrer, je ne savais pas qu'on allait tourner juste à côté de chez elle et que j'allais la voir. J'étais d'ailleurs très émue mais cela ne m'a pas vraiment influencée. Et puis Messaoud avait l'air tellement heureux que son histoire soit racontée dans un film ! A chaque fois que l'on croisait son regard, dans un coin du plateau, c'était très réjouissant et très porteur.

Avez-vous beaucoup parlé avec lui pour construire le personnage de Gisèle ?

Non, j'en ai parlé avec Thomas mais le personnage était de toute façon très bien dessiné dans le scénario. C'est une femme simple, secrète, courageuse, chez qui on sent de la mélancolie et un manque d'amour, d'affection. Ces enfants qu'elle accueille, c'est une manière pour elle de donner de l'amour et d'en recevoir. Ce que je trouve très émouvant, c'est son manque de confiance : elle a peur de l'instituteur, celui qui lit des livres... Elle fait partie de ces gens

intelligents mais complexés, parce qu'ils manquent de culture. Mais elle est tellement lumineuse et riche par ailleurs !

Quel directeur d'acteurs Thomas Gilou est-il ?

Il aime beaucoup les acteurs, c'est quelqu'un d'inquiet et de concentré, d'une sincérité absolue. Il ne tombe jamais dans la facilité, il est vraiment investi dans son film, et je crois que son amitié pour Messaoud a encore renforcé sa précision quant aux choses qu'il voulait ou qu'il ne voulait pas. J'ai vu aussi la façon dont il a protégé et dirigé Samy. Il y a des metteurs en scène impitoyables, enfant ou pas, mais Thomas a été très délicat.

On a d'ailleurs l'impression que la complicité a été immédiate avec le petit Samy ?

Oui, elle est venue très vite. C'est un petit gars intelligent, il a l'œil, il avait tout pigé en une semaine ! Il a été notre rayon de soleil pendant le tournage, il faisait le lien entre tout le monde, il nous faisait rire et nous bluffait aussi. Samy s'adaptait à tout : c'est un acteur, il a ça dans le sang.

Connaissiez-vous le Berry avant de tourner ce film ?

Oui, j'ai une maison plus loin vers la Creuse et j'avais l'habitude de traverser l'Indre pour m'y rendre. C'est une région que j'aime beaucoup, une région secrète, celle de *La Mare au Diable* de George Sand. C'est une terre de mystères et de superstition, on y trouve des guérisseurs et beaucoup de secrets. Quand on voit des images de cette région, on a l'impression d'une vie très sereine, mais il peut se passer beaucoup de choses derrière cette apparence.

C'était important de passer plusieurs semaines dans la région pour mieux vous glisser dans la peau des personnages ?

Oui, cela nous a beaucoup aidés, notamment parce que nous avons commencé le tournage par les extérieurs, en Indre justement. Cela nous a beaucoup soudés de tous vivre là-bas, ensemble. Quand on tourne à Paris, les gens rentrent chez eux le soir, ils ne se retrouvent pas, ne dînent pas ensemble, c'est plus éclaté. Et puis j'ai remarqué qu'il y a un charme supplémentaire à tourner dans ces coins, qui plus est dans un film d'époque, avec de vieilles bagnoles et des costumes.

Costumes que vous avez contribué à choisir ?

Oui, bien sûr, avec Catherine Bouchard, une costumière qui a beaucoup de talent. Il fallait des choses simples et crédibles, surtout pas un déguisement qui donne l'impression d'une reconstitution trop appuyée. C'est la simplicité des personnages qui est belle : Gisèle est coquette mais elle a des petits moyens, elle est obligée de faire attention. C'est un film que je trouve incroyablement honnête et touchant, et je crois que si l'on avait cherché quelque chose de plus léché, de plus "joli" - dans le mauvais sens du terme parce que le film est par ailleurs très beau - cela aurait été une erreur, cela serait devenu trop pittoresque, trop "décor de cinéma".

Est-il aussi évident pour vous que pour le public de reformer un couple avec Gérard Depardieu ?

Oui, on a beaucoup de plaisir à jouer ensemble et chaque fois que l'on se retrouve, c'est une conversation qui continue entre nous, une conversation entamée

depuis plus de trente ans. La première fois que j'ai joué avec Gérard, c'était au théâtre. J'étais en 2ème année de conservatoire, je n'étais pas connue, lui non plus, on démarrait... Ensuite, il y a eu *Le retour de Martin Guerre*, une petite chose dans *La dernière Femme* de Ferreri, *Rive Droite Rive Gauche*, *La Machine*... nous partageons une grande complicité et une vraie confiance dans le travail : je sais que je peux compter sur lui et il sait qu'il peut compter sur moi.

C'est aussi la première fois que vous jouiez avec Fellag...

Quel acteur ! Quelle dignité ! Il a une présence et un secret admirables, il m'a beaucoup impressionnée.

Que vous reste-t-il de Gisèle aujourd'hui ?

Pas mal de choses. J'ai toujours été touchée par les personnes qui ne se laissent pas marcher sur les pieds mais qui restent en même temps très humbles. Gisèle est une femme solide, elle n'est jamais teigneuse, mais intelligente, touchante et tendre. Les femmes à cette époque n'étaient pas indépendantes mais elles avaient du pouvoir dans l'ombre...



Filmographie sélective

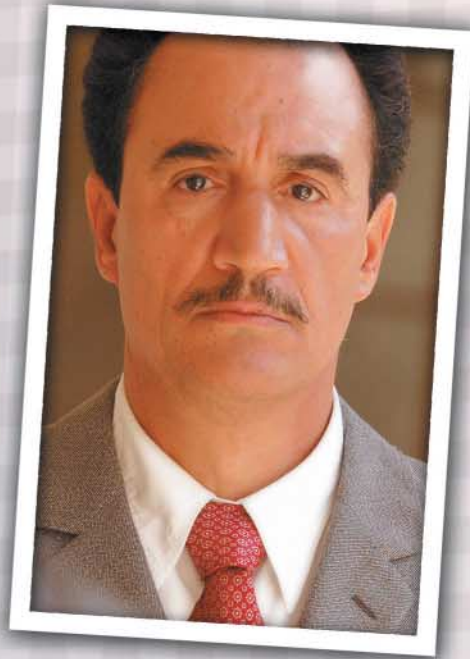
2006 MICHOU D'AUBER de Thomas Gilou
NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet
LA CALIFORNIE de Jacques Fieschi
2005 LE PETIT LIEUTENANT de Xavier Beauvois
2004 L'UN RESTE, L'AUTRE PART de Claude Berri
2004 UNE VIE À T'ATTENDRE de Thierry Klifa
2003 FRANCE BOUTIQUE de Tonie Marshall
LES SENTIMENTS de Noémie Lvovsky
LA FLEUR DU MAL de Claude Chabrol
2001 ABSOLUMENT FABULEUX de Gabriel Aghion
SELON MATTHIEU de Xavier Beauvois
2000 CA IRA MIEUX DEMAIN de Jeanne Labrune
1999 UNE LIAISON PORNOGRAPHIQUE de Frédéric Fonteyne
VÉNUS BEAUTÉ (INSTITUT) de Tonie Marshall
1998 SI JE T'AIME, PRENDS GARDE À TOI de Jeanne Labrune
1997 PAPARAZZI d'Alain Berbérian
1996 ENFANTS DE SALAUD de Tonie Marshall
1991 LA VOIX de Pierre Granier-Deferre
1990 LA BAULE-LES-PINS de Diane Kurys
UN WEEK-END SUR DEUX de Nicole Garcia
1987 DE GUERRE LASSE de Robert Enrico

1986 LUNE DE MIEL de Patrick Jamain
1984 NOTRE HISTOIRE de Bertrand Blier
DÉTECTIVE de Jean-luc Godard
RIVE DROITE, RIVE GAUCHE de Philippe Labro
1983 J'AI ÉPOUSÉ UNE OMBRE de Robin Davis
1982 LA BALANCE de Bob Swaim
1981 LE RETOUR DE MARTIN GUERRE de Daniel Vigne
BEAU-PÈRE de Bertrand Blier
1980 UNE SEMAINE DE VACANCES de Bertrand Tavernier
SAUVE QUI PEUT LA VIE de Jean-Luc Godard
1978 MON PREMIER AMOUR de Elie Chouraqui
LA CHAMBRE VERTE de François Truffaut
1977 LA COMMUNION SOLENNELLE de René Féret
1976 LE VOYAGE DE NOCES de Nadine Trintignant
LE PLEIN DE SUPER de Alain Cavalier
MADO de Claude Sautet
1974 LA GUEULE OUVERTE de Maurice Pialat
GIFLE de Claude Pinoteau
1973 LA NUIT AMÉRICAINE de François Truffaut
1972 BRÈVE RENCONTRE À PARIS de Robert Wise
1972 FAUSTINE ET LE BEL ÉTÉ de Nina Companeez



Interview

Akli Fellag



Formé à l'école de théâtre d'Alger, Fellag crée son premier one-man show en 1987 avec Les aventures de Tchop, bientôt suivies de Cocktail Molotov. En 1991, il crée Un Bateau pour l'Australie - Babor Australia, un spectacle qui sera joué plus de 300 fois en Algérie. Exilé en France depuis 1995, il y connaît un succès fracassant sur scène, en particulier avec Le dernier Chameau, applaudi par 70 000 spectateurs. On l'a également vu au cinéma, notamment dans Le Gone du Chaâba de Christophe Ruggia et Inch'Allah dimanche de Yamina Benguigui.

Comment avez-vous entendu parler du film pour la première fois ?

Thomas était venu voir mes spectacles et m'avait déjà proposé le rôle du père dans un film qui n'a finalement jamais vu le jour. Mais nous sommes toujours restés en contact, et dès que le projet de Michou a existé, il m'a appelé. J'ai dit oui avant même de lire le scénario, parce que je connaissais le travail de Thomas et l'attention qu'il porte à ses acteurs. Après avoir lu le scénario, j'ai été encore plus convaincu par cette histoire touchante, superbement écrite. Le fait de jouer pour la deuxième fois le père d'un gamin né en France, pour moi qui suis un acteur venant d'Algérie, c'est une belle façon de combler un trou de la mémoire collective. Les enfants issus de l'immigration souffrent aujourd'hui d'un vrai déficit de mémoire quant à leur culture d'origine, je prête donc mon visage et ma voix pour raconter une partie de cette histoire importante. C'est le même travail que celui que j'effectue au théâtre : les enfants trouvent en moi un grand frère qui leur raconte l'histoire que leur père ne leur a jamais racontée. Je viens avec la langue, la couleur, la gestuelle du pays. Ainsi, dans le film, Akli parle à ses enfants en kabyle, cela lui donne une vraie dignité.

On retrouve aussi cette façon de mêler la petite histoire à la grande ...

Oui, car le film est totalement axé sur l'enfance : il raconte comment un enfant subit une situation vécue par des adultes et imposée par la grande Histoire. Ce qui est important, c'est que ce moment, lié à une partie de l'histoire de l'Algérie, est vécu depuis le terrain de la petite histoire. C'est par le bout de la lorgnette que l'on regarde cette époque et que l'on restitue ses ressorts psychologiques. Cela rejoint effectivement ma façon de travailler depuis toujours : les petites histoires anodines permettent d'imprimer la grande. C'est toute l'histoire du cinéma, notamment avec Chaplin.

On imagine que vous avez passé beaucoup de temps à parler du rôle d'Akli avec Messaoud Hattou ?

Messaoud m'avait bouleversé dans les rôles grâce auxquels je l'ai découvert au cinéma (*Salut cousin, Bab el-Oued City...*). Je lui avais trouvé une sensibilité particulièrement touchante. On ne peut pas rester indifférent face à son regard, et j'avais beaucoup d'admiration pour sa façon de jouer. Un jour, il m'a appelé, et j'ai été frappé par sa voix, pleine d'humanité. Nous avons passé une demi-heure au téléphone : quand il parle, il est tout entier présent dans sa voix. Il a rejoint ma vision du personnage d'Akli, qui était, d'une façon indirecte, la vision que j'avais moi-même de mon père, une partie de ce que je voyais de lui quand j'étais petit, à l'âge de Michou dans le film. La droiture d'Akli, sa façon de se tenir, sa silhouette proche d'une ligne, sont celles de mon père. Je me suis dit que si j'arrivais à retrouver cela, je toucherais au plus près au père de Messaoud. Dès les premières images qu'il a vues, ce dernier m'a confirmé combien il avait été sensible à ce travail.

On sent toute l'importance de la culture kabyle pour Akli, qui dit à Messaoud au début du film : "Tu ne dois pas pleurer mon fils, tu es un homme des montagnes"...

Comme tous les peuples de la montagne, on a cette culture de la fierté, de l'orgueil, qui peut parfois mener à des situations extrêmes mais qui fonde des valeurs humaines très importantes. Comme le dit Fernand Braudel, dans les petites régions de montagnes, nous inventons une morale qui nous tient. Il n'y a pas d'Etat ni d'administration dans ces régions vivant en autarcie, du coup, la fierté, l'orgueil, le sens de l'honneur, la fidélité en amitié et le courage sont autant de valeurs qui tiennent la société. Akli n'a que ça à donner à ses enfants, il n'est pas allé à l'école, et sachant qu'ils vont être livrés à eux-mêmes, il leur transmet les valeurs nécessaires pour se construire et survivre.

Comment avez-vous travaillé la complicité père/fils qui devait exister avec Samy Seghir ?

J'ai profité du côté "fan" de Samy, qui me voyait un peu comme une icône, puisqu'il me connaissait en tant qu'acteur et humoriste. J'ai joué sur ce regard respectueux pour le transformer en un rapport père/fils.

Comment décririez-vous la direction d'acteurs de Thomas Gilou ?

Thomas est collé aux acteurs, il est d'une très grande douceur, mais il y a aussi beaucoup de justesse et de précision dans sa direction. Il ne parle pas beaucoup, ne dévoile pas trop sa vision des personnages : il ne perd pas l'acteur dans une masse d'informations mais sait trouver la juste ligne directrice pour lui donner le matériel dont il a besoin pour être au plus près du personnage. Il a beaucoup d'amour pour ses acteurs et surtout, énormément de douceur, ce qui est essentiel pour moi. Je sais que certains acteurs aiment être violentés pour trouver en eux des ressorts cachés, mais ce n'est pas mon cas : j'aime quand les choses viennent par l'amitié et la confiance. Je suis donc très sensible à cette "douceur ferme". Thomas ne laisse rien passer, pas un battement de cil, pas une direction de regard ou une main dans la poche, mais il sait comment dire les choses. Il crée une alchimie formidable sur le plateau, qui fait que chacun a envie de donner le meilleur de lui-même. Il sait commander sans donner des ordres.

Vous êtes un homme de scène, habitué à l'improvisation : vous en êtes-vous servi sur le tournage ?

J'ai longtemps fait du théâtre, plus de dix ans, j'ai donc été formé à la discipline du texte, des partenaires et des indications de mise en scène. Je ne suis venu au one-man show que sur le tard, et même s'il y a une petite part d'improvisation dans cet exercice, mes spectacles sont toujours très écrits. Surtout, le cinéma est l'art de la précision. Tout est calculé, minuté à la seconde près : j'ai donc toujours travaillé au cinéma de façon très stricte, sauf quand il y avait des faiblesses à compenser : faiblesses d'écriture ou de direction des acteurs. Mais dans le cas de Michou d'Auber, le scénario, autant que la structure de la mise en scène, étaient formidables, j'ai donc collé aux indications.

Comment avez-vous abordé votre première scène avec Gérard Depardieu et Nathalie Baye, un couple que l'on peut imaginer un peu intimidant ?

Jouer avec eux était bien sûr une opportunité formidable et une grande joie, un grand bonheur, mais comme le disait Laurence Olivier : "dès que j'enfile mon costume, je suis dans le personnage". Au moment de jouer avec Gérard et Nathalie, je suis un personnage qui en rencontre d'autres, j'étais donc très à l'aise. Ce sont des partenaires formidables : ils n'ont jamais tiré la couverture à eux, au contraire, ils étaient très à l'écoute. Il y avait une admiration réciproque entre nous.

Quel écho le film suscite-t-il dans votre entourage ?

On parlait de la petite histoire tout à l'heure, mais dès que l'on touche à quelque chose de sensible, de fort, en particulier l'histoire d'une famille dans une période difficile, on rejoint des milliers d'histoires. On touche à une grande peur humaine : celle de perdre son enfant, de ne plus l'avoir auprès de soi. On redoute toujours que son enfant soit enlevé ou qu'il disparaisse, c'est une peur universelle, un peu comme la faim ou le froid. C'est un sujet sensible qui interpelle tout le monde, d'autant plus quand le ressort de la comédie vient nous rassurer. La vie prend forme et l'on sort guéri du film, empli d'émotions. C'est une histoire forte et terrible, mais aussi faite des gags issus des situations improbables liées à la position de l'enfant.

Y a-t-il une scène qui vous ait particulièrement touché à la lecture du scénario ?

J'ai tout de suite été accroché par la scène du début, quand le père parle à ses enfants du Lion de Belfort. C'est un peu comme dans le film de Benigni, *La vie est belle*, quand le père invente des histoires pour faire oublier le drame à son enfant. Comment contourner la peur qu'a ce père de dire à ses enfants qu'il est sur le point de les laisser ? Cela fait penser au *Petit Poucet*, quand les parents emmènent leurs enfants dans la forêt pour les abandonner. Il y a quelque chose de légendaire dans cette scène, quelque chose qui tient à une peur ancestrale. Le silence de ce père, et l'inconnu qui pèse sur ces enfants... c'est une scène qui m'a tout de suite saisi, attrapé à la gorge.

Filmographie Sélective

- 2006** MICHOU D'AUBER de Thomas Gilou
- 2005** VOISINS VOISINES de Malik Chibane
- 2002** FLEURS DE SANG de Myriam Mézières
- 2001** INCH'ALLAH DIMANCHE de Yamina Benguigui
- 1998** LE GONE DU CHAÂBA de Christophe Ruggia
- 1983** LIBERTÉ LA NUIT de Philippe Garrel



Interview

Mathieu Amalric

L'instituteur



Mathieu Amalric enchaîne les tournages depuis 1996 et son César du Meilleur Espoir masculin pour *Comment je me suis disputé...* (ma vie sexuelle), réalisé par Arnaud Desplechin. Après une vingtaine de films tournés sous la direction d'André Téchiné, Olivier Assayas, Raoul Ruiz ou les frères Larrieu, il retrouve Arnaud Desplechin pour *Rois et reines*, film qui lui vaut le César du meilleur Acteur en 2005. Également au générique du *Munich* de Steven Spielberg, Mathieu Amalric tourne pour la première fois sous la direction de Thomas Gilou avec *Michou d'Auber*.

Il s'agit de votre première collaboration avec Thomas Gilou : comment s'est passée votre rencontre ?

Pierre-Ange Le Pogam, producteur de *Michou d'Auber*, est passé un jour sur le tournage de *Quand j'étais chanteur*, le film de Xavier Giannoli dans lequel je jouais, et il m'a dit qu'il me verrait bien dans le rôle de l'instituteur. Je lui ai d'abord répondu que c'était impossible : je devais tourner au même moment le film de Steven Spielberg, *Munich*, et j'avoue que cela me stressait beaucoup. J'ai quand même profité d'une journée où j'étais de retour à Paris pour rencontrer

Thomas Gilou, que j'ai senti particulièrement habité. Je connaissais ses films bien sûr, mais aussi son travail documentaire : nous parlions le même langage et j'ai senti que nous allions très bien nous entendre, c'est aussi simple que cela. Du coup, je me suis débrouillé pour pouvoir passer quelques jours sur le tournage.

Etes-vous rentré facilement dans la peau de cet instituteur ?

Le soir où j'ai rencontré Thomas, nous avons longuement parlé du film et il a évoqué des choses

assez personnelles pour faire vivre ce personnage. Il m'a également donné de la documentation sur Camus ainsi que des photos de l'école où nous allions tourner, qui n'a quasiment pas bougé depuis les années 60. En revanche, pour les besoins du tournage de *Munich*, j'avais les cheveux très longs à l'époque, et je ne pouvais pas les couper. Du coup, le coiffeur s'est débrouillé pour cacher tout cela : c'est quelque chose que j'aime beaucoup au cinéma, tous ces petits trucs qui ajoutent à la magie.

Qu'est-ce que cela représente pour un acteur de votre génération de séduire Nathalie Baye à l'écran ?

Je suis assez impressionné par toutes les vies qu'elle a traversées : sa collaboration avec Truffaut bien sûr, mais aussi *Détective* de Jean-Luc Godard, et le premier long métrage de Nicole Garcia, *Un week-end sur deux*, qui est l'un de mes films préférés : c'est un portrait d'actrice incroyable et je trouve Nathalie ahurissante dans ce film. Il y a aussi la pièce qu'elle joue au théâtre, *Zouc par Zouc*, dans laquelle elle est incroyable. C'est une femme très drôle, une grandeoureuse.

Que saviez-vous de la campagne française dans les années 60 ?

Pas grand-chose, mais nous n'étions pas loin de Nevers, une ville qui m'a fait penser à une autre guerre au travers de *Hiroshima mon amour*. C'est quelque chose qu'on ne connaît pas forcément très bien, cette vie de province, et c'était amusant de rentrer dans ce monde, qui est très

précieux aux yeux de Thomas.

Et le contexte politique de l'époque ?

Je savais des choses par mon père, mais pas tant que cela. Ce qui est étrange quand j'ai lu le scénario, c'est que j'ai trouvé dans cette histoire une résonance troublante avec ceux que l'on a appelés les Justes pendant la Seconde guerre mondiale, qui ont notamment caché des enfants juifs. Je crois que l'on y pensera en voyant *Michou d'Auber*.



Filmographie Sélective

- 2007 UN LEVER DE RIDEAU de François Ozon (court métrage)
- 2006 MICHOU D'AUBER de Thomas Gilou
- 2005 MUNICH de Steven Spielberg
- MARIE-ANTOINETTE de Sofia Coppola
- LE GRAND APPARTEMENT de Pascal Thomas
- 2004 LA MOUSTACHE de Emmanuel Carrère
- 2003 ROIS ET REINES de Arnaud Desplechin
- 2002 UN HOMME UN VRAI de Jean-Marie Larrieu
- 2001 C'EST LE BOUQUET ! de Jeanne Labruné
- 2000 L'AFFAIRE MARCORELLE de Serge Le Péron
- 1999 LA FAUSSE SUIVANTE de Benoît Jacquot
- 1998 FIN AOÛT, DÉBUT SEPTEMBRE de Olivier Assayas
- L'INTERVIEW de Xavier Giannoli
- 1996 GÉNÉALOGIES D'UN CRIME de Raoul Ruiz
- COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ... (MA VIE SEXUELLE) de Arnaud Desplechin
- 1995 LE JOURNAL DU SÉDUCTEUR de Danièle Dubroux
- 1992 LA SENTINELLE de Arnaud Desplechin

Interview

Alexandre Desplat compositeur

Compositeur fétiche de Jacques Audiard, Alexandre Desplat est également connu pour la qualité de ses collaborations internationales : il a notamment signé la musique de *Syriana*, de *Stephen Gaghan*, de *La jeune fille à la perle*, de *Peter Webber*, ainsi que celle du dernier long métrage de *Stephen Frears*, *The Queen*. De battre mon cœur s'est arrêté lui a valu de cumuler en 2005 le César et l'Ours d'Argent de la meilleure musique de film.

Vous aviez déjà travaillé avec Thomas Gilou pour le documentaire *Paroles d'Etoiles*...

Oui mais d'une manière non compositionnelle, puisque Thomas avait utilisé une musique déjà existante : une musique de scène que j'avais écrite pour l'adaptation au théâtre d'*Inconnu à cette adresse*, le roman de Kressmann Taylor. Il s'agissait d'un morceau de piano un peu enfantin, un peu "Mitteleuropa", qui semblait convenir parfaitement à *Paroles d'Etoiles*.

Quelles étaient les directives de Thomas Gilou concernant votre travail sur *Michou d'Auber* ?

L'émotion était évidemment l'enjeu principal, avec une volonté de retenue et de pudeur comparables à celles

que l'on trouve dans les chansons de Bourvil choisies pour le film. A la fois dans leur interprétation - doucement naïve et tendre - et dans leur mélodie. La douceur était vraiment un élément déterminant, celui qui devait donner la couleur orchestrale globale que l'on retrouve dans les arrangements : un orchestre à cordes et quelques solistes.

Et pour la musique associée au petit Michou ?

Il m'a semblé qu'une guitare serait parfaite pour lui : elle permettait d'apporter un petit côté méditerranéen, à la bordure de l'Espagne ou de l'Italie, sans tomber dans le cliché d'une musique trop colorée, trop typée Afrique du Nord. Le plus important était là aussi de travailler sur la pudeur qui caractérise les relations de Michou avec

Georges mais aussi sur la retenue de Gisèle. Cela faisait partie des sensations que la musique pouvait amplifier : il était important qu'elle accompagne l'évolution des sentiments sans être démonstrative.

Comment avez-vous choisi les morceaux de Dalida et d'Enrico Macias qui encadrent le film ?

C'est Thomas qui les a choisis : il voulait deux morceaux d'époque qui soient représentatifs à la fois du monde de l'enfance et de la Méditerranée. Sa grande intelligence a été de choisir *Bambino* et *L'oriental*, deux chansons qui s'intègrent parfaitement à la narration du film : à la fin, quand Michou est sur la plage avec Georges, on entend l'oud des premières notes de la chanson d'Enrico Macias. Il était le seul à l'époque à oser utiliser des instruments arabo-andalous. Le fait que ces deux chansons reposent sur la guitare contribuait aussi à donner un lien musical à l'architecture du film.

Quand avez-vous commencé à travailler sur la musique de *Michou d'Auber* ?

Dès la lecture du scénario, j'ai beaucoup discuté avec Thomas pour fixer le cadre de mon travail. Dès notre premier rendez-vous, nous avons évoqué Bourvil pour sa douceur mélancolique mais aussi Jacques Tati, notamment avec *Jour de Fête* et *Mon Oncle*, deux films dans lesquels le monde de l'enfance est très présent. On trouve toujours dans son œuvre une rêverie issue de l'enfance, à l'image de Mr Hulot, ce grand enfant qui fait des bêtises ! J'ai par la suite composé à l'image, sur un montage du film quasi définitif. Comme nous avions beaucoup parlé auparavant, j'ai pu travailler très efficacement. Quand la collaboration avec le metteur en scène est fructueuse, la musique naît naturellement, même s'il est toujours plus difficile de travailler sur un film doux-amer, un ton qui demande à être toujours sur le fil. Cela exige beaucoup de confiance de la part du metteur en scène, qui est en droit de redouter que le compositeur "boursofle" un peu les sentiments. Mais avec Thomas, nous étions à l'évidence en accord sur le respect des personnages.

Y a-t-il une scène du film qui vous ait particulièrement marqué ?

J'ai tout de suite été touché par la séquence qui voit Gisèle teindre les cheveux de Michou : cela m'a rappelé la scène de *Pain et Chocolat* dans laquelle Nino Manfredi se teint en blond pour passer pour un vrai Suisse et aller voir un match Suisse/Italie dans un café. Ce thème de l'intégration douloureuse me touche particulièrement puisque je suis moi-même à moitié fils d'immigré : ma mère étant grecque, je me rappelle les quolibets quand, enfant, je l'accompagnais au marché. Malgré la qualité du français qu'elle parlait, son accent, autant que son teint sombre et ses cheveux noirs l'identifiaient comme une étrangère. C'est forcément un thème qui me parle...

Vous évoquez Nino Manfredi : un petit parfum de comédie italienne flotte effectivement sur le film de Thomas Gilou...

Oui, dans le sens où c'est une comédie dont le propos est profond. Luigi Comencini et Ettore Scola étaient les maîtres de la comédie italienne, toujours à la lisière entre le drame et le rire. C'est un exercice très difficile : le cinéma italien des années 70 m'a beaucoup formé. On en retrouve forcément une trace dans le film de Thomas



Reproduction interdite

Liste artistique

Georges.....Gérard Depardieu
Gisèle.....Nathalie Baye
Jacques.....Mathieu Amalric
Michou.....Samy Seghir
Abdel.....Medy Kerouani
Akli.....Fellag

Avec la participation de Catherine Hiegel,
sociétaire de la Comédie Française,
Philippe Nahon
et Bernard Yerles.

Robert.....Gérald Laroche
Viguié.....Chick Ortega
Vendeuse papèterie.....Marie Kremer
Le curé.....Gilles Detroit
Duval.....Robert Plagnol
Max.....Ludovic Bertillot
Berrutin.....Jean-François Gallotte
Paul.....Romain Kraeutlein
Messaoud.....Cartouche

Monique.....Valérie Mairesse
Eric Viguié.....Romain Le Bourlot
Sylvie.....Manon Tournier
Le maire.....Christian Bouillette
Gabriel.....Manu Layotte
Officier militaire.....Jean-Gabriel Nordmann
Odette.....Marie Legault
Surveillant.....Roland Menou
Employé assistance publique.....Jérôme Keen
Père de Gisèle.....Jean-Pierre Moulin
Mère de Gisèle.....Yvette Petit
Aïcha.....Afida Tahri
Saïd.....Abdelhafid Metalsi
Madame Lurcat.....Josette Motteau
Marie.....Alice Lautner
Vendeur du bazar.....Alain Pigeaux
Blondel.....Baptiste Boget
Garcin.....Jérôme Barroin
Claude.....Jocelyn Goyard
Pierrot.....Alban Thuault
Vieux kabyle.....Messaoud Hattou

Liste technique

Réalisateur.....Thomas Gilou
Scénario original.....Thomas Gilou
.....et Messaoud Hattou
Adaptation et dialogues.....Jean Cosmos,
.....Thomas Gilou
.....et Messaoud Hattou
Producteurs.....Michel Feller
.....et Pierre-Ange Le Pogam
Musique originale.....Alexandre Desplat
Chef opérateur.....Robert Alazraki
Chef monteuse.....Francine Sandberg
Directeur de production.....Marc Olla
1^{er} assistant réalisateur.....Maurice Hermet

Régisseur général.....Kader Djedra
Scripte.....Barbara Constantine
Créatrice de costumes.....Catherine Bouchard
Chef décoratrice.....Laure Lepelley
Directrice de casting.....Fabienne Bichet (ARDA)
Casting enfants.....Marie de Laubier
Répétitrice enfants.....Armelle Sbraire
Directeur de postproduction.....Eric Bassoff
Ingénieur du son.....Philippe Lecoer
Monteur son et mixeurs.....Emmanuel Augeard,
.....Bernard Le Roux
.....et Fabien Adelin



Photos couleurs : Jérôme Prébois - Photos noir & blanc : Collection photographique Madame Accolas - Reproduction interdite.
Visuels pochettes de disques (p. 23) Reproduction interdite. Remerciements : Armelle Leroy et Laurent Chollet - Editions Hors Collection
Création : Gilles Kerdudo pour YdéO

